

Ce secours aiant fait reprendre haleine aux Soldats de Luago, les deux Capitaines unirent leurs troupes, & doublerent les rangs, pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avoient de se retirer.

Ils trouverent un peu de resistance, néanmoins ils s'ouvrirent un passage l'épée à la main, étant toujours attaquez, & quelquefois envelopez par les Indiens. Pendant que les uns combatoient, les autres reprenoient haleine: & du moment qu'ils avançaient pour gagner du terrain, ils étoient chargez par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contre eux, parce que les Indiens se retiroient avec la même vitesse qu'ils faisoient leurs attaques: & les mouvemens que cette foule de Barbares faisoit d'un côté & d'autre, paroissoient comme les flots d'une mer agitée par les vents.

Les Espagnols avoient fait ainsi trois quarts de lieuë dans un continuel exercice du corps & de l'esprit, lorsque l'on découvrit le General qui venoit à leur secours avec toute l'armée, sur l'avis qu'il avoit reçu d'Alvarado. A cette vûë les Indiens firent alte, & donnerent aux deux Compagnies le loisir de respirer un peu. Ils demeurèrent quelque tems en vûë, faisant connoître par leurs menaces, qu'ils ne craignoient pas; néanmoins ils se separerent en plusieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage, à cause qu'il faloit nécessairement penser les blesez, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature: & l'on considéra comme une grande perte ce que cette journée avoit coûté.



## CHAPITRE XIX.

*Les Espagnols combattent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco & de leurs alliez. On décrit leur maniere de combattre, & la victoire de Cortez.*

ON fit en cette rencontre quelques prisonniers, que Cortez mit entre les mains de Jérôme d'Aguilar, pour les examiner séparément, & sçavoir sur quoy ces Indiens fondoient leur obstination, & de quelles forces ils pretendoient la soutenir. Quoyque le rapport de ces prisonniers ne s'accordât pas en quelques circonstances; néanmoins ils convenoient, que tous les Caciques de cette contrée étoient assemblez pour secourir celui de Tabasco: Que le jour suivant ils devoient venir avec une armée tres-forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Espagnols: & que les troupes qui avoient attaquez les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroiable armée. Ces avis inquieterent un peu le General: cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conseil, puisqu'ils avoient part à l'exécution. Il leur exposa le *peril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands preparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler*; sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prisonniers. Il leur fit considerer d'autre part, la *gloire de leurs premiers exploits, en opposant à leur vigueur & à leur courage, la foiblesse & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les battre, tant dans la Ville de Tabasco, qu'au débarquement*. Sur tout il appuïa ces considerations; de la *honte & du peril qui suivroient la resolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit se répandroit bientôt, à la confusion des Espagnols, par tous ces Pais dont ils entreprennent la conquête*. Que cette perte de leur reputation les mettoit, à son avis, hors d'esperance de réussir en cette entreprise: qu'ainsi il faloit l'abandonner, ou se résoudre à ne quitter point ce Pais, qu'ils ne l'eussent ou pacifié, ou soumis. Cependant, qu'il ne proposât cette resolution que comme son avis particulier,

70 HISTOIRE DE LA CONQUESTE  
n'ayant dessein de faire que ce qu'ils jugeroient le plus avanta-  
geux.

Ils étoient tous bien informez que cette déference de leur General n'étoit point une mauvaise affectation ; car il prenoit plaisir à recevoir conseil, & à rendre à la verité la soumission qui luy est dûë, lors même qu'un autre la découvre. C'est le caractère d'une ame grande & noble ; car il faut moins d'élevation d'esprit pour produire la raison, que pour la reconnoître dans les autres. Ainsi tout le monde dit son avis avec liberté ; & ils convinrent qu'on ne devoit pas abandonner ce País, avant que d'avoir soumis & châtié les Indiens. Après cette resolution, Cortez prit toutes les mesures propres à faire réussir son entreprise : il fit porter les blesez dans les vaisseaux, d'où on tira les chevaux & l'artillerie. Enfin, il ordonna que tout le monde se tint prêt à marcher le lendemain à la pointe du jour, qui étoit celuy de l'Annonciation ; jour dont la memoire dure encore en ce País, à cause du succez de la bataille qui s'y donna.

Aussi-tôt que le jour parut, les Espagnols assisterent devotement à la Messe : après quoy le General donnant le commandement de l'Infanterie à Diego d'Ordaz, monta à cheval avec tous les autres Capitaines, & commença sa marche en suivant l'artillerie, qui n'avançoit pas beaucoup, à cause que le terrain étoit mol & gras. Ils arriverent en cet ordre à l'endroit, où, selon le rapport des prisonniers, les ennemis devoient s'assembler. Cependant ils n'y trouverent personne dont ils pussent tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'étant proche d'un lieu appellé *Cimbla*, environ à une lieuë de leur camp, ils découvrirent de loin une armée d'Indiens si nombreuse & si étendue, que de quelque côté qu'on jettât la vûë, on ne voïoit que des ennemis.

Il est à propos de décrire en quel ordre ils marchent, & quelle est leur maniere de combatre, afin de donner une idée generale des autres actions qui se passerent en cette conquête, puisque toutes les nations de la Nouvelle Espagne ont la même maniere de faire la guerre. Leurs armes les plus ordinaires sont l'arc & la fleche. La corde de leurs arcs est faite de nerfs de quelques animaux, ou de poil de cerf filé. Les fleches, faite de fer, sont armées d'os pointus, ou d'arêtes de poisson. Ils

71  
EST DU MEXIQUE.  
avoient outre cela, une espee de dard qu'ils lançoient dans l'occasion ; & quelquefois aussi ils s'en servoient comme d'une demi-pique. Quelques-uns avoient encore des épées ou des sabres fort larges, dont ils escrimoient à deux mains, à peu près comme nos espadons : mais ces épées sont de bois ; & ils enchassent & collent des pierres à fuzil aux deux côtez, pour en faire le trenchant. Les plus robustes avoient encore des massuës fort pesantes, armées au bout de pointes de cailloux. Enfin il y avoit des Indiens qui tiroient des pierres avec la fronde, avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui n'étoient en usage que pour les Caciques & les Capitaines, étoient des jupons de coton mal taillez, & des boucliers ou rondaches de bois, ou d'écailles de tortuë, garnies du premier métal qu'ils pouvoient trouver : l'or même étoit employé en quelques-unes, par tout où nous mettons du fer. Les autres Indiens combattoient tous nuds, aiant le visage & le corps peints de diverses couleurs, dont ils se servoient par galanterie, ou afin de paroître plus affreux à leurs ennemis ; croiant que cette laideur les rendoit plus redoutables : Et c'est sur cette coûtume de certains peuples semblables aux Indiens, que Tacite a dit, que dans les combats on doit commencer à vaincre les yeux. La plus grande partie de ces Indiens avoit autour de la tête, une espee de couronne de diverses plumes élevées, croiant que cet ornement les faisoit paroître plus grands, & donnoit plus de relief à leurs troupes. Ils ne manquoient pas d'instrumens propres à les rallier, & à les animer dans les occasions. Ces instrumens étoient des flûtes faites de roseaux, des coquilles de mer, & une espee de tambours faits d'un tronc d'arbre creusé, & ratissé jusqu'à ce qu'ils pussent en tirer quelque son avec la baguette ; ce qui formoit une musique proportionnée au déreglement de leur esprit, & de leurs oreilles.

Ils formoient leurs bataillons d'une troupe de Soldats en confusion, & sans garder aucun ordre de rangs, ni de files : & ils laissoient quelques troupes de reserve, afin de soutenir ceux qui étoient rompus. Leur premiere attaque se faisoit avec beaucoup de ferocité. Ce qui paroïssoit le plus terrible, étoit le bruit de leurs cris & de leurs menaces, dont ils étonnoient leurs ennemis. Quelques Auteurs ont attribué cette maniere

72 HISTOIRE DE LA CONQUESTE  
à la brutalité des Indiens, sans prendre garde qu'elle étoit anciennement en usage parmi plusieurs nations, & que les Romains même ne l'ont pas méprisée: car Cesar, dans ses Commentaires, approuve les cris de ses Soldats, & blâme le silence de ceux de Pompée. Et Caton le Censeur disoit, qu'il avoit remporté plus de victoires par les cris, que par les coups; l'un & l'autre croiant que ces cris procedoient d'un cœur ferme & assuré. Je ne prétens pas néanmoins justifier cette coutume: je dis seulement, qu'elle n'étoit pas si barbare, qu'elle n'eût quelques exemples. Leurs armées étoient composées des naturels du País, assistez des troupes auxiliaires qui venoient des Provinces voisines, au secours de leurs confederez, conduites par leurs Caciques, ou par quelque Indien le plus autorisé. Elles étoient partagées en diverses compagnies; mais leurs Capitaines ne servoient que de guides, sans donner aucuns ordres, que ces Barbares ne prenoient que de leurs passions. Ainsi c'étoit la fureur qui leur commandoit aux occasions, & souvent aussi la crainte: & dans leurs batailles, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'un grand corps de troupe combat sans ordre, ils fuïoient tous ensemble, avec autant de lâcheté qu'ils avoient témoigné de furie en attaquant.

Telle étoit la milice des Indiens; & ce fut en cet ordre & cet appareil, que les Espagnols virent approcher peu à peu cette nombreuse armée, qui paroïssoit inonder toute la campagne. Cortez connut bien le peril où il étoit engagé; cependant il ne perdit point l'esperance de s'en tirer avec honneur. Il anima ses Soldats d'un air gai, & prit son poste à l'abri d'une petite éminence qui l'empêchoit d'être envelopé par derriere, & d'où l'artillerie découvroit à plaisir les ennemis. Pour luy, il monta à cheval, suivi de quinze autres, & se jeta assez avant dans un taillis, à dessein de charger les Indiens en flanc, quand il en seroit tems. Les ennemis étant à la portée des fleches, firent leur première décharge; après quoy ils fondirent sur le bataillon des Espagnols avec tant de furie, & en si grand nombre, que les arquebuses & les arbalètes ne pouvant les arrêter, on en vint aux coups de main. Cependant l'artillerie faisoit un horrible fracas dans leurs bataillons. Comme ils étoient fort ferrez, elle en abatoit des pelotons entiers à chaque coup: mais ils étoient si obstinez, que du moment que la bale avoit

fait

DU MEXIQUE. 73  
fait son effet, ils se rejoignoient, pour cacher, à leur maniere, le dommage qu'elle avoit causé; criant avec un bruit horrible, & jettant en l'air des poignées de terre, afin que les ennemis n'apperçussent point ceux qui tomboient, & qu'on n'entendît point leurs plaintes.

Ordaz courroit de tous côtez, s'acquittant fort bien des devoirs d'un sage Capitaine, sans oublier ceux d'un brave Soldat: mais le nombre des ennemis étoit si effroïable, que les Espagnols n'avoient pas peu de peine à soutenir leurs efforts. Déjà il paroïssoit que la partie n'étoit pas égale, lorsque Cortez sortit hors du bois, & donna à toute bride dans les bataillons les plus épais. Il n'avoit pû venir plutôt au secours des siens, à cause de quelques fossés qu'il avoit rencontrés. L'effort des chevaux & des Cavaliers ouvrit bien-tôt le passage. Les Indiens se voïant renversez, & blessez dangereusement, ne songerent plus qu'à fuir, jettant les armes, qu'ils ne consideroient plus que comme un embarras qui les rendoit moins legers.

Ordaz reconnut l'arrivée du secours, en voïant mollir la furie de l'avant-garde qui l'avoit attaqué, & qui commençoit à reculer à cause du desordre des dernieres troupes. Il s'avança avec son bataillon, & chargea ceux qui le pressoient, avec tant de vigueur, qu'il les poussa en combatant toujours, jusqu'au lieu d'où Cortez & les autres Capitaines avoient déjà chassé les ennemis. Ils se joignirent ensemble pour faire un dernier effort: & il fut necessaire de doubler le pas; car les Indiens se retiroient fort vite, faisant néanmoins toujours tête, & lançant leurs dards. Cette forme de combat dura quelque tems; & ils continuerent à faire la retraite en ordre, jusqu'à ce qu'étant poussez en un lieu plus étroit, & chargez brusquement, ils se mirent en desordre, & prirent ouvertement la fuite.

Cortez commanda qu'on fist alte, se contentant de sa victoire, sans répandre encore le sang de ces miserables. Il ordonna seulement qu'on fist quelques prisonniers, aiant dessein de s'en servir à faire un traité de paix; car il n'avoit point d'autre but en cette expedition, qu'il ne regardoit que comme un moïen pour parvenir au capital de son entreprise. Il demeura plus de huit cens Indiens morts sur la place, & le nom-

K

74 HISTOIRE DE LA CONQUESTE  
bre de leurs blesez fut beaucoup plus grand. Les nôtres ne perdirent que deux Soldats; mais il y en eut soixante & dix de blesez.

Les Auteurs qui ont parlé de cette bataille, rapportent que l'armée des ennemis étoit de quarante mille hommes: & ces gens, quoyque Barbares, & nuds, suivant les reflexions de quelques Auteurs étrangers, avoient néanmoins des mains & des armes; & quand ils n'auroient pas eu cette valeur pure qui est propre aux hommes civilisez, ils ne manquoient pas de ferocité, qui est le partage des bêtes.

Ainsi, quoyque l'envie en ait publié, cette action de Tabasco est véritablement digne de la memoire qui s'en est conservée, en bâtissant une Eglise sous le nom de Nôtre-Dame de la Victoire; ce qui marque encore le jour auquel on avoit combattu: & ce même nom fut donné pour le même sujet à la premiere Ville que les Espagnols fonderent en cette Province. Cet heureux succez se doit attribuer principalement à la vigueur des Soldats, qui supléerent par leur fermeté & par leur courage, à l'inégalité de leur nombre, comparé à celui des Indiens. Il est vrai qu'ils avoient l'avantage d'être postez & conduits avec beaucoup d'ordre, contre des ennemis sans aucune discipline militaire. Cortez ouvrit le chemin à la victoire, en rompant avec les chevaux ce grand corps d'Indiens; action dans laquelle il ne témoigna pas moins de conduite que de valeur, puisqu'on ne peut nier qu'un General n'acquiert pas moins de gloire à former un grand dessein, qu'à l'exécuter. Il faut avouer que les chevaux même eurent part à l'action, les Indiens aiant conçu une fraieur horrible de voir ces animaux qu'ils ne connoissoient pas, & qui dans la premiere surprise furent pris par eux pour des monstres composez d'un homme & d'une bête; de la même maniere que l'antiquité se figura des Centaures, sur quoy elle étoit beaucoup moins excusable.

On a écrit que l'Apôtre saint Jacques combatit ce jour-là en faveur des Espagnols, monté sur un cheval blanc: & on ajoute que Cortez, poussé par la devotion particuliere qu'il avoit, attribuoit ce secours à un autre Apôtre, c'est à dire à saint Pierre. Cependant Bernard Diaz rejette ce miracle, en assurant que ni luy, ni aucun autre de ses compagnons ne

DU MEXIQUE. 75  
l'avoient remarqué, & qu'il ne s'en étoit rien dit alors. C'est l'excez d'un zele pieux, d'attribuer au Ciel ces evenemens qui succedent contre l'apparence, & contre ce qu'on en eseroit: & j'avouë que je n'ai pas beaucoup de penchant à donner dans ces excez. Je laisse volontiers aux causes naturelles ce qui peut leur appartenir dans les evenemens extraordinaires; néanmoins il est certain que ceux qui liront l'Histoire des Indes, y trouveront plusieurs veritez qui leur paroîtront des exagerations, & plusieurs actions qui ne peuvent attirer la creance, que sous le titre de miracle.

## CHAPITRE XX.

*On fait la paix avec le Cacique de Tabasco: Et les Espagnols, après avoir celebré en cette Province la Fête du Dimanche des Rameaux, se rembarquent, & continuent leur voiage.*

LE lendemain, Cortez fit amener en sa presence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. Ils marquoient sur leur visage une extrême fraieur, croiant que le vainqueur les traiteroit avec les mêmes cruautés que celles dont ils ussoient contre leurs captifs. Cependant le General les reçut avec beaucoup de douceur: & après les avoir rassûrez par ses discours & par des caresses, il les mit en liberté. Il leur fit même quelques presens peu considerables, en leur disant, *Que comme il sçavoit vaincre, il sçavoit encore pardonner.* Ce témoignage d'humanité fit un si bon effet, que peu d'heures après quelques Indiens vinrent au camp, chargez de mayz, de poules, & d'autres provisions, afin de faciliter par ce regale les ouvertures de la paix, qu'ils venoient proposer de la part du Cacique de Tabasco, qui étoit superieur aux autres. Ceux qui portoient cette parole étoient du dernier ordre du peuple, & mal propres; ce qui fut remarqué par Aguilar: l'ordre de ce país étant de ne donner de semblables commissions qu'à des Indiens du premier rang, qui venoient avec toutes leurs parures. Ainsi, encore

que Cortez souhaitât la paix, il ne voulut pas recevoir la proposition, qu'elle ne fût dans les formes. Il ordonna donc, qu'on renvoiat les Indiens sans qu'ils l'eussent vû: & le Truchement les avertit de dire à leur Cacique, *Que s'il souhaitoit la paix, & l'amitié du General, il falloit qu'il l'envoiat demander par des hommes plus raisonnables & plus qualifiez.* Cortez sçavoit bien qu'on ne doit pas se dispenser de ces formalitez exterieures qui soutiennent l'autorité, ni souffrir que des personnes qui viennent en état de supplians, fissent des fautes d'inadvertance contre le respect auquel ils sont obligez; parce qu'en cette sorte d'affaires, les manieres sont presque aussi considerables que le fonds.

Le Cacique reconnut sa faute; & pour la reparer il envoia le lendemain trente Indiens plus qualifiez, parez de plumes & de colliers, & de ces autres choses à quoy toute leur magnificence se réduit. Ils étoient accompagnez d'autres Indiens, qui portoient un regale semblable au premier, mais bien plus abondant.

Le General leur donna audience, environné de tous ses Capitaines, affectant un air grave & severe; parce qu'il crut que sa douceur & son agrément naturel n'étoient pas à propos en cette action. Ils se presenterent avec de grandes soumissions; & après avoir fait la ceremonie qui leur étoit ordinaire lorsqu'ils vouloient témoigner la dernière veneration, ils exposèrent le sujet de leur ambassade. Cette ceremonie étoit d'encenser avec de petits brasiers où ils faisoient brûler du copal-animé, & d'autres parfums. Leur discours commença par des excuses frivoles de la guerre qu'ils avoient faite, & ils le conclurent en demandant la paix. Le General leur representa gravement les justes sujets qu'il avoit d'être offensé de leur procédé, afin que la vûe de leurs fautes donnât un plus grand lustre au pardon qu'il en accordoit, avec la paix que ces Ambassadeurs reçurent. Ainsi ils se retirerent tres-satisfaits, & même enrichis à bon marché, par des presens de peu de valeur, & qu'ils estimoient beaucoup.

Peu de tems après, le Cacique suivi de tous ses Capitaines & de ses alliez, vint saluer le General, faisant porter un present de mantes de coton, de plumes de diverses couleurs, & d'autres bijoux d'un or bas, & dont le travail surpassoit de

beaucoup la matiere. Il commença par offrir son present, comme s'il eût voulu s'en faire un merite, afin d'être mieux reçu. Cortez le caressa fort; & toute la visite se passa en compliments, & en des protestations reciproques d'une sincere amitié, qu'ils se firent par le moien de l'Interprete. Les Capitaines Espagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique: on ne voioit que des marques de paix, & des démonstrations de joie & de franchise, qui s'expliquoient par des gestes, au défaut de la langue.

Le Cacique prit congé du General, après avoir marqué un jour pour une autre entre-vûe: & afin de signaler sa confiance & sa bonne foi, il commanda à ses sujets de retourner incessamment à Tabasco avec toutes leurs familles, pour rendre service aux Espagnols.

Le jour suivant il revint au camp, suivi des mêmes Indiens, outre vingt Indiennes fort parées à la maniere du país. Il dit au General, qu'il luy en faisoit un present, afin qu'elles eussent soin durant son voiage, d'appreter à manger pour luy & pour ses compagnons: Qu'elles étoient des plus habiles à assaisonner delicatement tous les divers mets dont leur table étoit couverte, & particulièrement à faire le pain de mayz, ce qui étoit un emploi destiné de tout tems aux femmes.

Elles faisoient mouëdre ce grain entre deux pierres semblables à celles dont l'usage du chocolat nous a donné la connoissance: & lorsqu'il étoit réduit en farine, elles en faisoient de la pâte, sans avoir besoin de levûre ou de levain. Elles étendoient cette pâte sur des especes de tourtieres d'argille ou terre cuite, dont elles se servoient pour le mettre au feu, & luy donner la cuisson. C'est ce qui tenoit lieu de pain dans toute cette partie du nouveau Monde, où le mayz croissoit en abondance, par la providence de Dieu, qui reparoit par ce moien le défaut du froment, dont ils n'avoient aucune connoissance. Ce pain de mayz est un aliment agreable au goût, & qui ne charge point l'estomac. Il y avoit entre ces femmes une Indienne d'une condition relevée, fort bien faite, & d'une beauté qui pouvoit passer pour rare. Elle fut baptisée quelque tems après, sous le nom de Marine: & nous verrons dans la suite ce qu'elle contribua à la conquête de la Nouvelle Espagne.

Cortez tira à part le Cacique & les principaux Indiens de sa suite, & il leur fit un discours, par le moïen de son Truchement. Il leur apprit, *Qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque tres puissant: Que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur, en leur proposant d'obeïr à ce grand Prince, de reconnoître la véritable Religion, & de renoncer aux erreurs de leur Idolatrie.* Il appuïa ces deux propositions de toute son éloquence naturelle, & de son autorité: en sorte que si les Indiens ne furent pas entierement persuadez, au moins sentirent-ils du penchant à se rendre à la raison. Ils repondirent: *Qu'ils s'estimeroient fort heureux d'obeïr à un Monarque dont le pouvoir & la grandeur se faisoient connoître par des Sujets d'une valeur si extraordinaire.* Ils s'expliquerent avec plus de retenue sur le sujet de la Religion.

La défaite de leur armée par un si petit nombre d'Espagnols, leur étoit un motif tres-pessant, de douter si nos gens n'étoient point assistez par quelque Dieu supérieur à ceux qu'ils adoroient. Cependant ils ne pouvoient se résoudre à le confesser: & quoyqu'ils sentissent ce doute, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de rechercher la vérité.

Les Pilotes pressoient le départ de la flotte, disant que le retardement la mettoit en danger de se perdre, suivant leurs observations. Ainsi quoyque le General eût du chagrin de quitter cette nation, sans la voir mieux instruite des veritez de nôtre Religion, il se vit obligé d'avancer son voïage. Comme on étoit proche du Dimanche des Rameaux, il marqua ce jour-là pour l'embarquement, disposant avant cela toutes choses, afin de celebrer cette Fête suivant l'usage de l'Eglise: car il donnoit toujours ses premiers soins aux devoirs de la Religion. On éleva donc au milieu du camp un Autel couvert de ramée en forme de Chapelle: & ce Temple rustique, mais fort propre, eut le bonheur d'être la seconde Eglise de la Nouvelle Espagne. Cependant on embarquoit les vivres & les munitions nécessaires pour le voïage. Les Indiens étoient d'un grand secours; & le Cacique accompagnoit toujours le General avec ses Capitaines, marquant toujours la même veneration pour luy, par une obeïssance tres-soumise. Frere Barthelemi d'Olmedo, & le Licentié Jean Diaz prirent plusieurs fois cette occasion, pour essaïer de leur faire goûter les ouvertures que

le General leur avoit faites par son discours. Ils se servoient adroitement de ces desirs qu'ils marquoient, d'aller à la vérité. Ils trouvoient en eux une docilité de gens convaincus, & beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais sans vouloir laisser aucun de ceux qu'ils reconnoissoient. Ils écoutoient avec plaisir; il paroïssoit même qu'ils souhaitoient se rendre capables de comprendre ce qu'on leur disoit: cependant, à peine leur volonté avoit-elle donné entrée à la raison, que leur entendement la rejettoit. Tout ce que les deux Prêtres pûrent obtenir, fut de les laisser en d'assez bonnes dispositions, & de reconnoître que cet ouvrage demandoit plus de tems, pour preparer ces esprits rudes à reconnoître leur aveuglement.

Le Dimanche au matin, une foule incroyable d'Indiens accourut de tous côtez, pour voir la Fête des Chrétiens. La benediction des Rameaux étant faite avec les solemnitez accoutumées, on les distribua entre les Soldats; & l'on commença la Procession, où ils assisterent tous, avec autant de modestie que de devotion; spectacle digne de paroître aux yeux d'un peuple Chrétien, quoyqu'on puisse dire que la vûe de ces Infideles en relevoit l'éclat, ainsi que la lumiere tire son lustre de l'opposition des ombres. Cependant il ne laissa pas d'édifier en quelque maniere ces Indiens: car Aguilar les entendit s'écrier plusieurs fois: *Ce Dieu à qui des hommes si braves rendent tant de respect, doit être un grand Dieu.* La vérité faisoit quelque impression dans leurs esprits; mais leurs consequences étoient mal tirées.

Après la Messe, le General prit congé du Cacique & de ses Capitaines, renouvelant la paix & l'amitié par des offres obligantes; après quoy il alla s'embarquer: laissant ces Peuples plus obeïssans, que sujets à l'égard du Roy; & à l'égard de la Religion, en cette disposition qui consiste à desirer les remedes, ou plutôt à ne ressentir point de repugnance pour ceux que l'on propose.

